Edizioni dell'Orso

Revue Critique de Philologie Romane

Jean-Claude DINGUIRARD, *L'Épopée perdue de l'occitan (1983)*. Textes réunis et édités par Pierre Escudé. Préface de Joël H. Grisward, Limoges, Lambert-Lucas, 2020, 288 p.

Compte rendu d'Andrea GHIDONI
Università degli studi di Genova
Traduit de l'italien par M.A.

La plupart des textes que contient le volume analysé ici ne sont pas absolument inédits [1] : en effet, la partie la plus visible du livre – et celle qui donne son nom à l'ensemble du recueil — est un ouvrage de Jean-Claude Dinguirard (1940-1983), publié en 1983 dans un numéro monographique de la revue toulousaine *Via Domitia*, dont Dinguirard lui-même était le rédacteur en chef [2]. Malheureusement, l'auteur décédé prématurément n'a pas pu voir la publication de cette enquête sur les vestiges de l'épopée occitane, restée à l'état de manuscrit. Elle a néanmoins été imprimée à titre posthume. La disparition soudaine de l'auteur et le fait qu'il soit issu d'une école marginale et périphérique par rapport à l'université française, l'école toulousaine en ethnolinguistique, fondée à l'université de Toulouse en 1951 par le linguiste Jean Séguy, ont sans doute entravé la circulation et la diffusion des thèses de Dinguirard, restées pratiquement inconnues de la majorité des chercheurs et des romanistes engagés dans l'étude des chansons de geste. Près de quarante ans après leur première édition, Pierre Escudé, linguiste à l'Université de Bordeaux, a réédité cet ouvrage en agrémentant l'opus de Dinguirard d'une documentation qui met en lumière à la fois la figure multiforme du savant toulousain et l'environnement culturel et académique dans lequel il s'est formé. En outre, le volume s'ouvre sur une préface signée par Joël H. Grisward, auteur de l'*Archéologie de l'épopée médiévale*, ouvrage dont Dinguirard fait largement

1. Je reproduis ici la Table des matières du volume : "Préface" par Joël-Henri Grisward ; "Avant-lire" par Pierre Escudé, Frédéric Dinguirard, Marc Arabyan ; *L'Épopée perdue de l'Occitan* [Bibliographie ; Table des principales matières] ; Annexes ["Méthode et règle du jeu de Jean-Claude Dinguirard" par Pierre Escudé ; "Naimeri - n Aymeric", *Mélanges Léon Couture*, 1902, par Gaston Paris ; "Le Père Menfouté", *Romania*, 1910, par Antoine Thomas ; "Le camouflage de détails essentiels dans la Chanson de Guillaume", *Cahiers de civilisation médiévale*, 1960, par Rita Lejeune ; "Résumé de la Chanson de Guillaume" par Blandine Longhi ; "C. r. de. J.-H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale*" par Jean-Claude Dinguirard ; "Les lions de Roncevaux" (inédit) par Jean-Claude Dinguirard].

2. L'éditeur précise : «Le texte réédité ici a été publié, peu de temps après le décès de l'auteur, dans le numéro 30 de la revue *Via Domitia*, dont il était rédacteur en chef. Ce numéro n'a pas d'achevé d'imprimer; il est simplement daté "1983, 2" en couverture » (p. 15).

appel pour étayer ses recherches [3].

L'hypothèse de travail de JCD est rapidement énoncée : la plupart des légendes et des textes qui constituent le plus ancien corpus de chansons de geste, en particulier ceux qui gravitent autour du cycle de Guillaume, sont des déguisements en langue d'oïl de récits et de poèmes forgés et écrits à l'origine dans le cadre de la culture occitane. Bien entendu, le problème des origines méridionales de l'épopée d'ancien français – hypothèse à laquelle est liée l'absence substantielle de fragments d'une tradition épique de langue d'Oc – n'est pas nouveau : Dans l'introduction, JCD retrace les étapes du débat sur cette question en partant de Claude Fauriel, en passant par les tentatives de Gaston Paris et en aboutissant au rejet clair de l'hypothèse occitane par Joseph Bédier, à une époque – celle qui précède le déclenchement de la Grande Guerre – conditionnée par les nationalismes virulents et l'esprit revanchard qui empêchait toute discussion sereine en France sur l'origine des chansons de gestes, qu'il fallait donc ramener exclusivement et dogmatiquement au domaine d'oïl.

La question des "nationalités" qui se disputent l'origine des chansons de geste – dans laquelle l'hypothèse hispanique défendue par Menéndez Pidal est également rappelée par JCD – revient à plusieurs reprises dans *L'Épopée perdue*, non seulement comme argument polémique contre ce nationalisme qui "conduit à dénigrer, voire à nier l'apport du voisin" (p. 52), mais aussi comme examen de conscience de l'érudit méridional qui se trouve à revendiquer les origines occitanes de l'épopée française, donc théoriquement à partir d'une position non neutre, qui n'est pas sans rappeler celle de ses prédécesseurs nordiques ou espagnols. "Lucidité bien ordonnée commence donc par soi-même. Mais moi, moi qui suis gascon, ce même patriotisme inconscient dont je dénonce les ravages chez les autres, n'est-ce pas lui en définitive, qui m'aurait poussé à revendiquer pour la seule Occitanie l'origine du cycle de Guillaume d'Orange ?" (p. 44). La réponse à cette question affecte également la conclusion de l'ouvrage, puisque la première objection que l'auteur s'adresse à lui-même est la suivante : "Je ne voudrais pas avoir donné carrière à des vantardises occitanes" (p. 127). JCD se sent obligé de fournir au lecteur des éclaircissements sur son "équation personnelle". Etre gascon "n'est pas à mes yeux une nationalité, c'est un état d'esprit, ou peut-être un degré de civilisation" (p. 127). Mais surtout, l'auteur revendique une certaine distance culturelle entre Gascogne et Occitanie dans son vaste ensemble. "Bref, c'est sans que mon ethnie soit concernée que je revendique pour l'Occitanie la version originale de la geste de Guillaume" (p. 128). Il se déclare ainsi "parfaitement étranger à l'affaire", objectivement neutre donc.

En rouvrant la question de l'épopée occitane, JCD emprunte une voie qu'il fait partiellement remonter à G. Paris : "Il ne nous a pas paru utile de nous écarter des principes qui étaient déjà ceux de G. Paris, d'une quête de la méridionalité comme différence. L'ethnographie sera d'abord sollicitée : il est bien connu que certains thèmes ou éléments du cycle de Guillaume ne peuvent guère être nés en territoire d'oïl : mais s'ensuit-il forcement qu'ils viennent du Midi de la France ? Puis, pour qu'en de telles matières l'indice d'origine soit irréfutable, il convient que la langue l'étaye : on n'a rien prouvé si l'on ne découvre pas de

3. J. H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale. Structures trifonctionnelles et mythes indo-européens dans le cycle des Narbonnais*, Paris, Payot, 1981.

l'occitan sous le français de nos chansons de geste" (p. 38-39). Le dossier qui suit, en effet, avance avec l'intention de marquer les spécificités – et donc les origines – occitanes, disséminées dans les poèmes du cycle de Guillaume sur le plan de la culture et sur le plan de la langue, dans le domaine de l'ethnolinguistique défriché par l'école de Jean Séguy.

Les deux parties de L'Épopée perdue constituent un "fichier" de "petites études" sur des points circonscrits – mots ou vers isolés, personnages, éléments récurrents – qui démontrent l'occitanité du cycle de Guillaume. En un sens, la première partie se concentre sur des fiches "ethnographiques", c'est-à-dire des problèmes qui peuvent être résolus, selon JCD, en recourant à des éléments culturels de la civilisation occitane [4]. La deuxième partie contient quant à elle une série de notes linguistico-philologiques sur des lieux uniques des chansons du cycle de Narbonne, notes permettant de trouver des occitanismes cachés derrière certains passages difficiles à lire, sinon impossibles à déchiffrer [5].

Notre compte-rendu ne peut aborder une à une toutes les questions levées par l'auteur, bien qu'elles soient toutes intéressantes et mériteraient d'être discutées. Le texte de JCD est marqué par l'époque de sa rédaction, de ce fait un certain nombreux d'arguments nous paraissent peu convaincants et, dans l'ensemble, le dossier constitué est insuffisant pour démontrer parfaitement la thèse qui y est défendue : je trouve donc peu flatteur d'insister sur la déconstruction des thèses d'un chercheur qui n'est plus en vie. Je me limiterai donc à un seul échantillon du contenu et de la méthode de l'auteur.

Vers la fin de la première partie, JCD discute des origines, de la nature et des fonctions de Rainouart [6]. En particulier, en proposant une coïncidence originale substantielle entre Vivien et Rainouart, il s'attarde sur quelques suggestions onomastiques (à mon sens, et comme rappelé par JCD lui-même, assez hypothétiques) : le nom Vivien rappellerait Rainouart par la référence à la vie (*viv-*) et par la médiation de la proximité homophonique avec *René, re-natus* ; en outre, la juxtaposition serait renforcée par la ballade populaire moderne de l'agonie du roi Renaud, qui utilise des formules similaires à celles qui sont employées pour la mort de Vivien – et voici donc à nouveau le lien Vivien-Renaud-Rainouart. Mais si JCD ne s'attarde sur aucune de ces hypothèses, c'est parce que, selon lui, "la nature de Rainouart importe en définitive moins que sa fonction" (p. 77). L'intuition est intéressante et ouvre la voie à une investigation qui rompt avec la rigidité du nom propre du personnage (voir les notes inédites de Saussure sur les

---

4. Les thèmes abordés dans le chapitre sont les suivants : Oliviers [sur la présence de l'olivier dans les chansons], Femmes et Femmes, femmes [deux sections portant presque le même titre sur le rôle des femmes et la question de l'héritage des fiefs dans le cycle de Guillaume], Pour Rainouart [observations sur les origines et la nature du héros au tinel].

5. Les questions abordées dans ce chapitre sont les suivantes : Alcorbitanas [sur la Note Emilianensis] ; Commarchis [sur le toponyme accompagnant le nom de Beuve] ; Jovens [sur le sens de iuvenis dans le Fragment de La Haye] ; Descunorted [v. 15 de la Chanson de Guillaume] ; Mecresdi [refrain de la Ch. de Guillaume] ; Nape [v. 6345 d'Aliscans] ; Cornebut [v. 297 et v. 1437 de la Ch. de Guillaume].

6. Pour comprendre cette association basée sur le signifiant, il faut préciser que JCD suit une méthode "roussélienne" - de Raymond Roussel (1877-1933), écrivain et poète français adepte de la Pataphysique (à laquelle JCD adhérait lui-même), qui dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* avait illustré une méthode de création littéraire basée sur des associations phonétiques entre des mots se référant l'un à l'autre.

légendes germaniques [7]), pour s'orienter vers la recherche de modèles anthropologiques, à chercher aussi dans les sources folkloriques, qui illustrent le rôle du personnage dans la trame du récit. La démarche est prometteuse, mais dès la phrase suivante, on soupçonne que l'extension au folklore, loin d'éclairer les structures anthropologiques du conte de Rainouart, est instrumentalisée par la recherche du lieu de la chanson : "S'étonnera-t-on si c'est une fois encore du côté du folklore occitan que nous avons cherché quelque analogie qui nous permette de mieux comprendre cette fonction ?".

JCD rapporte ensuite le texte à un mythe pyrénéen (recueilli dans la tradition orale par JCD lui-même, et glosé par sa thèse de 1975), dans laquelle le combat entre le taureau (bête domestiquée, représentant de la culture) et l'ours (semble-humain revenu à la nature) est raconté. La conclusion, cependant, sort du domaine anthropologique et utilise arbitrairement ces résultats thématiques pour obtenir une confirmation au niveau historique : "En luttant contre l'ours dans un territoire que la Nature prétend reconquérir [...], le taureau n'est pas seulement le champion de l'humanité, il acquiert ce faisant ses titres d'humanité. Le voici désormais intégré à la communauté, au groupe, au village. Il est devenu un *vicinu*, aurait-on dit dans le latin des Gaules : et faut-il s'étonner lorsqu'on voit que ce mot révélateur constitue aussi le radical de la seule étymologie acceptable du nom *Vedian* ? Rainouart devient Vivien : nous voici redevenus à notre point de départ. Mais pour que ce personnage [...] puisse être saisi dans ce qu'il a de grand et de profondément émouvant, il fallait quelques détours par le folklore : un folklore qui, jusqu'à plus ample informé, se révèle purement pyrénéen" (p. 81-82). Des doutes (plus que légitimes) sur la polygénèse des thèmes du récit folklorique apparaissent dans l'esprit de JCD, mais sont immédiatement dissipés : "Peut-être était-il donc à la portée de n'importe quelle culture de créer la silhouette de Rainouart, et de lui faire jouer le rôle que nous avons vu. Peut-être... Reste que nous n'avons été en mesure de déterminer ce rôle que grâce à un conte pyrénéen où le plus sauvage des animaux domestiques défend les hommes contre le plus anthropomorphe des animaux sauvages" (p. 82).

Le nouveau lien Vivien-Rainouart via le latin *vicinus* (un lien hétérogène car, du côté de Vivien, il serait étymologique, tandis que, du côté de Rainouart, il serait conceptuel) est euphémiquement ténu, tandis que l'instrumentalisation (un peu forcée) du conte pyrénéen pour démontrer les origines méridionales de la Chanson de Guillaume prouve que, malgré la déclaration de neutralité évoquée par l'auteur entre France du Nord et Occitanie et que nous avons évoquée plus haut, l'appartenance régionale (gasconne, pyrénéenne) oriente fortement les hypothèses de l'érudit. D'autre part, dans cet ouvrage, certaines chansons de geste du cycle de Guillaume sont explicitement traitées "comme autant de documents ethnographiques, les seuls même que nous ayons, sur le très Haut Moyen Age pyrénéen" (p. 60).

En annexe, l'éditeur Pierre Escudé trace un cadre explicatif de l'œuvre de JCD, tant à travers un long essai consacré précisément à la figure de l'érudit, dans lequel il s'intéresse aussi bien à ses relations avec Jean Séguy et son école toulousaine qu'aux multiples curiosités scientifiques de JCD (non seulement

---

7. La notion de personnage narratif comme signe composé d'un faisceau d'éléments dans lequel le nom n'est qu'un attribut secondaire appartient à F. de Saussure et est esquissée dans ses notes inédites sur les légendes germaniques (voir l'anthologie F. de Saussure, *Le leggende germaniche*, éd. A. Marinetti et M. Meli, Padoue, Zielo-Este, 1986).

philologiques, mais aussi linguistiques, dialectologiques...), qu'à travers un certain nombre d'essais plus anciens qui permettent de mieux cerner l'œuvre inventive de JCD ; il faut ajouter son implication dans l'Oulipopo – branche de l'Oulipo consacrée à la littérature policière – et son intérêt pour Arsène Lupin), ainsi qu'à travers un certain nombre d'essais plus anciens qui permettent d'inscrire les hypothèses sur l'épopée occitane de JCD dans une noble tradition (dans laquelle s'inscrivent Gaston Paris, Antoine Thomas, Rita Lejeune). Enfin, le volume se termine par la critique enthousiaste de JCD de l'*Archéologie* de J. Grisward et par une proposition d'article (rejetée) que JCD a soumise à la revue *Romania*.

Pour conclure ce rapide tour d'horizon du contenu de *L'Épopée perdue*, permettez-moi une remarque sur la question de l'origine occitane des chansons de geste. Autant la négation de cette hypothèse (et, à l'inverse, le dogmatisme qui a investi l'autochtonie d'oïl) a été provoquée, surtout avant 1914, par un nationalisme aveugle, autant il faut se rendre à l'évidence : les chansons de geste que nous lisons sont indubitablement en français et, selon toute vraisemblance, composées dans cette langue : les vestiges d'une prétendue "traduction" ou "version" des poèmes méridionaux originaux sont en effet intangibles (sans compter qu'une seule preuve, aussi efficace soit-elle, peut être contrecarrée par des centaines de preuves du contraire). Cela ne veut pas dire que les traditions méridionales (au pluriel) n'ont pas existé, même si elles sont très différentes des textes qui nous ont été transmis.

Comment imaginer les origines de la tradition héroïque française, et donc comment poser correctement le problème ? Il me semble peu probable que la frontière linguistique fluide entre les deux grandes régions de la Galloromania ait été une barrière culturelle : plutôt que de voir à l'origine une tradition purement d'oïl ou purement d'oc, il me semblerait plus approprié d'émettre l'hypothèse d'une pluralité de traditions similaires sur les deux versants linguistiques, en interaction constante, notamment dans le *Grenzgebiet* [frontière] poitevin. Les premières chansons de geste, comme la plupart des premiers témoignages écrits des cultures romanes et vernaculaires, loin d'être prises en otage par une seule nationalité (ou un lieu spécifique), sont plutôt des textes ou des traditions qui sont le résultat de compromis suprarégionaux, à la fois sur le plan culturel et linguistique. L'objectif de ces produits est plus souvent de dépasser la localisation, de construire des contextes d'usage plus larges que les seules communautés dialectales, de forger des langues dans la combinaison inclusive des signes (mots isolés, formules, motifs, topoï). Des occitanismes individuels ont sans doute existé, sans l'hypothèse d'étapes antérieures purement occitanes : les chansons de geste, bien que majoritairement francophones, adoptent volontiers des procédés de composition et la technique des traditions narratives (orales) méridionales. Le sujet pseudo-carolingien lui-même incorpore des personnages de l'histoire "franque" et une sémiologie méridionale qui était manifestement devenue traditionnelle : JCD, à la suite de Fauriel, insiste sur le fait que l'olivier ne pouvait pas être trop connu au-dessus des régions méditerranéennes et que, par conséquent, la gestation des chansons de geste devait nécessairement être méridionale ; mais là encore, il s'agit d'éléments hétérogènes incorporés dans une langue d'une tradition qui était sur le point de devenir suprarégionale, mêlant des traits sémiologiques septentrionaux et méridionaux.

Donc, oui, des occitanismes individuels (culturels ou linguistiques) ont pu être trouvés dans les chansons, et JCD a contribué à l'enrichissement du dossier avec une contribution peut-être trop enthousiaste, un

peu naïvement partisane et fragile, mais pas entièrement dépourvue d'aperçus intéressants : mais au lieu de voir dans ces morceaux de *res*, de textes, une tradition solide, j'y verrais plutôt la versatilité de la technique des trouvères immergés dans un faisceau de traditions polyphoniques, polymorphes, multilingues, qu'ils apprennent eux-mêmes à manier et auxquelles ils tentent, également par la composition écrite, d'apporter une cohésion toujours plus grande. Une seule tradition, celle du domaine d'oïl, se distinguera par son prestige, mais elle aura sans doute conservé les traces des traditions qu'elle avait travaillées.

Note de Marc Arabyan : Rappelons que JCD est décédé *trois ans avant* la publication italienne des *Leggende germaniche*. Par conséquent, probablement inspirée par la sémantique structurale de Greimas, son idée d'une *fonction actantielle* du personnage de Vivien dans la tradition d'oïl / d'oc était tout à fait originale et profonde au moment où il l'a proposée. En tout cas, il me semble difficile de lui reprocher de l'avoir fondée en s'appuyant sur une source anthropologique de nature folklorique, archétypale, de tradition orale, comme Saussure l'avait fait secrètement en partant de la *Nibelungenlied*.